
LA COOPÉRATION DES IDÉES

DÉFENSE DU SYSTÈME COLLECTIVISTE

Confiant dans les promesses de votre beau titre, et aussi dans la bonne foi de vos lecteurs, qui sont certainement, comme vous, des chercheurs sincères, je vous prie de me permettre de leur présenter la défense des idées contenues dans mon livre : *l'Application du Système collectiviste* contre vos critiques, d'ailleurs courtoises et bienveillantes (1).

Un mot d'abord en faveur du socialisme en général : Comment pouvez-vous le représenter comme une doctrine de fatalisme et de lâcheté? Y a-t-il donc un parti plus vivant, plus agissant? Se peut-il que vous ignoriez l'effort immense de nos organisations économiques et politiques, de nos propagandistes, de nos congrès, de nos organes périodiques, de nos représentants au Parlement? Est-ce là l'attitude de gens qui s'abandonnent à l'avenir et mettent toutes leurs espérances dans la marche spontanée des phénomènes sociaux, sans chercher à l'accélérer ni à la diriger? Tous les socialistes sont d'accord sur le but : la socialisation des moyens de production, et sur le moyen : la conquête des pouvoirs publics. Notre action est donc aussi consciente qu'intense, et je ne vois pas ce que vous pouvez nous reprocher à cet égard.

J'en viens à mon livre. Je ne puis pas douter que vous l'avez lu, et même avec attention, puisque vous le déclarez. Je n'ai donc qu'à m'en prendre à l'insuffisance de clarté que j'y ai mise de n'avoir pas fait pénétrer exactement ma pensée dans votre esprit. Puissé-je être plus heureux en ces quelques pages.

Ce qui distingue mon livre de ceux qui l'ont précédé, c'est qu'il donne au collectivisme des bases pratiques, complètement indépendantes des bases historiques et doctrinales contenues dans l'œuvre marxiste. J'ai exprimé mon admiration pour l'auteur du *Capital*, et la supposition qui va suivre ne saurait être considérée comme un désaveu total ou partiel de ses conclusions. Si un génie supérieur au sien venait à surgir et parvenait à détruire tous les principes posés par lui, le collectivisme n'en resterait pas moins debout dans son intégrité.

Marx s'est trompé, dites-vous, en proclamant que l'évolution économique produit la concentration des capitaux, dont la phase ultime sera leur concentration entre les mains de la nation? Admettons-le un instant. Il s'est trompé en niant la légitimité de la propriété privée, il s'est trompé dans sa théorie de la valeur, il s'est trompé en affirmant que la lutte des classes remplit le fond de l'histoire? Je le veux bien. La loi d'airain de Lassalle est également fautive? Soit encore. Alors vous croyez en avoir fini avec le collectivisme? Erreur profonde, car si le collectivisme n'était pas — et il l'est — l'aboutissant inévitable de l'évolution économique, il s'imposerait toujours comme le seul régime capable d'amener l'humanité à la supériorité intellectuelle et morale par le chemin du bien être matériel. C'est ce que je me suis proposé de démontrer dans mon livre. Au début de mes longues recherches, à une époque où j'étais encore l'adversaire du collectivisme, je me suis posé cette question : Le collectivisme est-il capable d'accroître la production ou la fera-t-il diminuer? Problème secondaire, dites-

(1) Cette critique a paru dans notre dernier numéro.

vous, car « nous ne sommes pas hommes pour produire plus, mais pour vivre « en hommes, selon la justice, en liberté et vérité, et selon un idéal qui nous « grandit. Il importe peu, ajoutez-vous, d'avoir quatre pardessus et de rester trois « heures à table avec sept verres de vin devant soi ; mais il importe beaucoup « d'avoir un vaste horizon où nos regards puissent plonger et fixer le point lumineux qui nous montre la route. » C'est vraiment trop méconnaître l'importance de la question économique. Il ne s'agit pas d'assurer à l'homme quatre pardessus, mais de lui donner de quoi se couvrir ; il ne s'agit pas de lui faire passer trois heures à table, mais de lui permettre d'y restaurer ses forces ; sept verres de vin sont de trop, mais un ou deux lui sont indispensables.

Or nierez-vous que, dans la société actuelle, un grand nombre d'hommes sont dénués du strict nécessaire ? Nierez-vous que les faibles : enfants, femmes, vieillards, malades, blessés, infirmes, ne trouvent à subsister que par l'intervention, toujours incertaine et insuffisante, de la charité publique et privée ? Nierez-vous que, parmi ceux mêmes qui subviennent convenablement à leurs besoins, la plus grande partie n'y parvient que par des efforts incessants, qui absorbent toutes leurs facultés, ne leur laissent aucune quiétude, aucun loisir pour élever leur esprit vers les hautes sphères de justice et de vérité ? Comment pourront-ils plonger dans le vaste horizon, à la recherche du point lumineux de l'idéal, lorsque les horreurs de la lutte pour la vie, l'insécurité de toutes les situations, les rabaisent continuellement aux plus avilissantes questions d'intérêt, les obligent à disputer à leurs proches cet or sans lequel leur existence deviendrait impossible !

Vous voulez améliorer l'humanité ? Commencez par assurer à chaque être la satisfaction de son minimum de besoins. La société aura le droit de lui parler de ses devoirs lorsqu'elle aura rempli les siens envers lui. Mais ne demandez pas plus à l'affamé d'être bon et juste, que vous ne demandez au loup dont l'estomac est vide d'épargner l'agneau tombé en sa puissance. Toute loi morale et pénale fléchit devant l'inexorable nécessité.

Ce droit à l'existence, droit primordial et sacré, et que la société actuelle se borne à affirmer stérilement, le collectivisme peut-il en faire une réalité ? Oui s'il accroît la production, non s'il la réduit. Vous voyez bien que nul problème n'est d'un intérêt plus palpitant.

Eh bien ! j'ose dire que je l'ai résolu. J'ai établi sur des données indiscutables que, par l'utilisation intégrale et scientifique des forces productives, le collectivisme arriverait, presque dès son début, s'il le voulait, à tripler la production agricole et industrielle. Cette démonstration, personne n'a essayé encore de la réfuter, et je dis qu'elle suffit, indépendamment de tous les principes marxistes, pour donner au collectivisme un fondement inébranlable : celui de l'utilité publique. Sous le régime collectiviste, grâce à la surabondance constante de la production, les moins favorisés seront amplement pourvus de toutes les choses utiles à la vie sans qu'on ait à réduire le luxe des riches. On ne peut pas dire que c'est de l'utopie après avoir lu mon livre. Les utopistes sont ceux qui croient à la possibilité d'améliorer l'individu dans un milieu où tout concourt à le rendre mauvais ; ce sont ceux qui, comme vous, proposent des systèmes sociaux dont la réalisation ne sera possible que si l'homme devient juste préalablement. Le collectivisme n'exige pas cette transformation antérieure. Il peut fonctionner sans difficulté avec l'homme imparfait qu'a produit la société capitaliste, et il en élèvera vite le niveau moral en faisant disparaître la misère, l'alcoolisme, la prostitution, etc. Tout cela est encore démontré dans mon livre, par un exposé

en trois cents pages du fonctionnement de l'organisation collectiviste adaptée à la mentalité moderne. Je me suis efforcé d'être complet; certains de mes amis me reprochent presque d'être entré dans trop de détails; et vous ne trouvez là que « de vagues et inconscientes aspirations » ! En vérité je ne croyais pas avoir mérité cette critique. Il en est une autre qui me surprend presque autant : c'est de supprimer la liberté et l'initiative de l'individu. Est-ce bien à mon livre qu'elle s'adresse ? Que faites-vous de mon chapitre : *Le collectivisme et la liberté*, dans lequel je démontre, au contraire, que le collectivisme est le seul régime qui assure à l'être humain la liberté réelle, basée sur l'indépendance économique, où j'énumère les libertés qu'il conserve, développe et crée ? Sous le régime socialiste comme aujourd'hui — et mieux qu'aujourd'hui — on pourra choisir sa profession, son domicile, changer l'un et l'autre à volonté, travailler ou rester oisif, vivre à sa façon, dépenser librement le fruit de son travail, en disposer par donation ou testament, aller à la messe ou s'en abstenir, se réunir, s'associer, exprimer des idées par le livre et les journaux, épargner, et même faire du commerce et de l'industrie, si l'on se croit de taille à concurrencer la production nationale. Quant à l'initiative individuelle, je prouve qu'actuellement elle est presque toujours victime de la concurrence, tandis que sous le régime collectiviste elle sera toujours récompensée. Il n'y aura donc pas de « réfectoires » ni de casernes, ni de despotisme d'Etat. Vous jugez le collectivisme sur des légendes, et non sur la vérité présentée dans mon livre.

Quel est donc, en somme, cet idéal que vous reprochez au collectivisme d'étouffer, cet appât offert actuellement aux énergies et dont la disparition vous paraîtrait si désastreuse ? C'est l'espoir d'amasser une grosse fortune au moyen d'entreprises industrielles, commerciales, agricoles, ou simplement de spéculation. Mais est-il donc si nécessaire que des particuliers entreprennent et spéculent, si la production nationale dépasse de beaucoup l'ensemble des productions individuelles, c'est-à-dire si le régime collectiviste atteint mieux que la production privée le côté social de son but ? Le commerce, l'industrie, la spéculation sont-ils donc des écoles de morale ? Ne contribuent-ils pas au contraire à entretenir chez l'homme des sentiments de mercantilisme et d'égoïsme, la haine, la bassesse et le mensonge ? Ne l'empêchent-ils pas de s'élever vers les régions supérieures du désintéressement, de la fraternité, de la dignité, de la loyauté ?

Mais je borne là cette réponse déjà trop longue. Laissez-moi vous dire en terminant que le collectivisme, sous l'aspect où je l'ai montré, dégagé des formules dont l'absoiu effraye et du caractère de dépossession violente d'une classe par une autre qui affole la classe menacée, mériterait d'être examiné, avec plus d'attention et de justice qu'il ne l'a été jusqu'à ce jour, par tous ceux qu'anime un sincère désir de pacification sociale. Beaucoup de mes amis estiment que la bourgeoisie marchera aux abîmes, comme la noblesse en 1789, faute de comprendre à temps la nécessité d'accepter un régime nouveau; ils n'attendent d'elle que d'aveugles résistances et ne comptent que sur le prolétariat pour franchir l'étape qui nous sépare du collectivisme. Peut-être serai-je obligé de reconnaître un jour qu'ils ont raison. Mais j'estime qu'avant de renoncer tout à fait à convaincre la bourgeoisie, il faut lui présenter le socialisme autrement que comme un épouvantail, lui montrer qu'il est la vaste harmonie dans laquelle viendront se fondre toutes les dissonances, et que le bonheur qu'il apporte à la foule misérable des exploités n'amointrira pas celui des privilégiés de la fortune. C'est ce que j'ai essayé de faire. Il se peut que ma tentative échoue; je voudrais du moins qu'elle fût comprise.

LUCIEN DESLINIÈRES.

Réponse à une défense du système collectiviste

Je répondrai brièvement à M. Lucien Deslinières. Mais s'il lui plaît d'élargir la discussion devant un public socialiste, je suis à sa disposition. Nous irons au fond, nous citerons des faits, et peut-être, de cette discussion courtoise, sortira-t-il quelque chose d'utile à l'œuvre commune que nous poursuivons par des moyens très différents. Je tiens à le déclarer tout d'abord, je n'ai et je ne puis avoir aucun parti pris contre le socialisme. Prolétaire, je ne cherche pas à devenir un bourgeois, et je veux sincèrement, de toutes mes forces, l'émancipation complète du prolétariat. Mais je ne crois pas aux « Sésame, ouvre-toi » du conte des Mille et une Nuits, à la vertu magique des formules, non plus qu'à la force créatrice des systèmes, des mécanismes extérieurs. Nous mourons de cette superstition, dont se satisfont notre paresse et notre lâcheté, que notre amélioration sociale, notre salut peuvent venir du dehors, d'un Messie nuageux que les uns appellent l'Etat et les autres la Révolution. Chassée du physique, la foi au miracle subsiste encore dans le social. Eh bien ! notre paresse et notre lâcheté sont dupées, parce que la somme des efforts incohérents que nous donnons pour préparer l'avènement de ce Messie qui ne vient jamais eût suffi à nous affranchir nous-mêmes. Et, je l'avoue, j'en veux au socialisme français d'entretenir cette grossière superstition au lieu de la combattre. Je lui voudrais moins de députés, d'électeurs, et plus d'hommes; moins de politique, de violences, et plus de dignité; moins d'agitation vaine, et plus d'action consciente.

M. Lucien Deslinières me cite « l'effort immense » des organisations socialistes, des congrès, des journaux, des députés. Il prend l'agitation désordonnée pour l'action. Ce n'est pas celui qui fait le plus de bruit qui est le meilleur musicien. Quel est le résultat de cet « effort immense » ? Qu'ont fait les socialistes français pour combattre l'alcoolisme, pour faire l'éducation du peuple, pour organiser, préparer et réaliser déjà la société nouvelle ? — Un député socialiste de Paris a fait distribuer pendant la période électorale des bons d'absinthe à ses électeurs, et il a présenté à la Chambre avec MM. Georges Berry, le comte d'Alsace, Firmin Faure, l'abbé Lemire, le baron Xavier Reille, la loi *contre* les Sociétés coopératives de consommation. (1) Ce député, je ne le nommerai pas. Sa personnalité importe peu : c'est l'esprit dont il est animé, et qui est bien l'esprit des socialistes français, qui est caractéristique. J'ai pris cet exemple entre beaucoup d'autres.

L'erreur fondamentale du socialisme actuel, en France, ce qui en fait vraiment une doctrine de fatalisme et d'inertie, c'est de croire et de faire croire aux travailleurs que de la « conquête des pouvoirs publics » par tous les moyens, surprise ou coup de force, sortira un mécanisme qui fera miraculeusement une société de justice et de fraternité avec les éléments de l'iniquité et de la haine. Aucun mécanisme ne peut créer de la vie.

Dans un manifeste récent, le « Parti socialiste révolutionnaire » déclare ceci : « Ce ne sont pas les hommes ni les décors politiques qu'il faut changer, ce sont

(1) Je dois dire que ce député vient de m'écrire pour protester et m'affirmer qu'il n'a jamais fait de distribution de bons d'absinthe à ses électeurs. J'aime mieux qu'il en soit ainsi. Toutefois, M. Jules Lemaitre, dans un récent article de l'*Echo de Paris*, affirme avoir vu de ses yeux ces bons d'absinthe. En tout cas, il n'en subsiste pas moins de plusieurs députés socialistes ont signé la proposition de loi de M. Georges Berry *contre* les coopératives. Et ceci est suffisamment caractéristique.

les institutions qu'il faut transformer, etc. » L'un des signataires de ce manifeste est le député dont je viens de parler.

M. Jaurès, lui-même, dans la préface même du livre de M. Deslinières, écrit : « Si la révolution *éclate* demain, ou si elle *éclate* dans vingt ans ». C'est bien là le miracle qu'on attend, le Messie qu'on espère. Il est bien évident qu'une telle conception « catastrophique » de l'évolution sociale est profondément dépressive. A quoi bon agir, faire effort sur soi et autour de soi, si une force inconnue peut *éclater* « demain » ou dans « vingt ans », qui bouleversera tout, et établira le paradis sur terre ? On peut attendre le « grand soir » en buvant de l'absinthe. Et c'est ce qu'on fait.

Je dirai du collectivisme ce que j'ai dit du socialisme en général. Je n'entrerai point dans les détails. Je ne crois pas aux systèmes, je ne crois qu'aux hommes, et je n'accorde de valeur aux doctrines qu'autant qu'elles contribuent à faire des hommes, à stimuler leur énergie, à discipliner et fortifier leur volonté. Les doctrines fausses, mauvaises, ce sont les doctrines dépressives.

Je n'ai aucune prévention contre le collectivisme : il sera ce que les collectivistes le feront. Il ne sera pas ce que M. Deslinières imagine. Les formes sociales ne valent que ce que valent les hommes qui les vivent. Une société communiste, composée d'hommes comme Tolstoï serait parfaite ; composée des « oranges-outangs lubriques, féroces » qui grouillent dans les bas-fonds de nos grandes capitales, ce serait le chaos, la fin de tout. Or les oranges-outangs sont plus nombreux que les Tolstoï.

Sans doute, pour que le niveau intellectuel et moral de l'humanité s'élève, il faut que la misère diminue. Mais cela ne peut venir du dehors, par quelque miracle incompréhensible que nous ne précisons pas ; cela ne viendra que de nous, de l'effort coordonné, coémergeant de tout le prolétariat. Rappelons-nous la belle formule d'énergie de l'Internationale, que les socialistes ont réduite à une simple proclamation électorale : « L'émancipation des travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes » !

La misère, au surplus, est produite aussi par l'avachissement des miséreux. Toujours, les socialistes semblent ignorer cette extrême complexité des choses sociales, cette action et réaction constantes des causes et des effets.

Tous les calculs ingénieux de M. Deslinières n'y feront rien : Le collectivisme n'accroîtra la production générale que si les producteurs ont le sens social suffisamment développé, et il la diminuera considérablement dans le cas contraire. M. Deslinières ne tient pas compte ici de ce phénomène bien connu des directeurs de grandes entreprises industrielles et commerciales qui s'appelle le « coulage ». Le « coulage » a une cause plus psychologique qu'économique. C'est avec des hommes conscients et libres, et non avec les électeurs dégénérés, socialistes ou non, qui « marchent » pour des bons d'absinthe, que la société de liberté et de justice se réalisera.

M. Deslinières me traite d'utopiste parce que je ne crois pas qu'on doive espérer des sauvages les progrès de la civilisation. C'est une opinion qui lui est personnelle. Toutefois, je persiste à croire que c'est le contraire qui est vrai. D'ailleurs, c'est là un mot sur lequel il conviendrait de s'entendre : Les socialistes de 1848, à mon sens, étaient moins utopistes que les socialistes « scientifiques » de l'heure présente. Ils avaient la foi et l'enthousiasme, et ils savaient les communiquer aux foules. Ils ont donné de la joie et une raison de vivre à plusieurs générations de travailleurs, et par là ils ont rendu définitif le triomphe de la démocratie. Avec son fatalisme morne, le socialisme actuel prépare la

plébe pour César. Combien trouverait-on de travailleurs pour mettre « trois mois de misère au service de la République » et pour mourir sur la barricade en défendant le Droit ?

Mais je dois dire que, présentée ainsi, cette notion qui domine à son tour toute la sociologie : à savoir que rien ne peut venir de rien, ne serait pas tout à fait exacte. Il faut l'entendre mieux ainsi : Une forme supérieure de société ne se peut réaliser que sous la poussée d'une humanité supérieure; mais aussi cette forme supérieure de société devient une force plus grande d'évolution pour l'humanité elle-même, qui réalise encore, à son tour, une société meilleure, et ainsi de suite. Et ce n'est là encore qu'un grossier schéma : la réalité est infiniment plus complexe.

G. DEHERME.

La Réforme de l'Enseignement Secondaire

(Suite). — Voir n° 40 et 41.)

IX.— Langues classiques

Les études latines ont cet intérêt unique de ne pas être des poisons. L'eau qu'elles offrent à la soif intellectuelle est propre, fraîche et neutre; elle ne modifie pas l'organisme... Voilà pourquoi, si on doit cesser d'enseigner (les littératures anciennes, il faut avoir soin de ne les remplacer par rien. On peut fort bien laisser au milieu social le rôle d'éducateur, et donner pour principes à un plan d'études la vie elle-même et ses nécessités immédiates... J'accepterais cela (la suppression même du latin à la rigueur) si on voulait donner au français seul, et encore avec précaution, la place que laisserait le latin.

(REMY DE GOURMONT).

M. Jules Lemaitre, qui d'ailleurs conserve le latin pour l'élite scolaire, (1) propose de le supprimer pour la très grande majorité des collégiens, surtout parce que de cette étude poursuivie pendant sept ou huit ans il ne reste à peu près rien au sortir du lycée, les anciens lauréats eux-mêmes devenant vite incapables de traduire du latin ou ne se plaisant que tout à fait exceptionnellement à en traduire. (2)

J'ai répondu d'avance à l'objection. Ce n'est pas tant pour savoir le latin qu'on fait des versions latines que pour exercer son esprit, et aussi pour savoir le français; à ce dernier point de vue, la translation dont je parle, d'une phrase synthétique en une phrase analytique est bien plus utile que l'amplification si facilement banale connue sous le nom de narration ou de discours français.

(1) Psychologiquement, cette distinction est impossible en France. Tout le monde voudra être de l'élite.

(2) Reste-t-il beaucoup plus des « sciences », et ne voit-on pas souvent des bacheliers ès-sciences embarrassés pour résoudre un problème ou se rappeler une théorie physique ?

Bien plus, au point de vue de l'utilité pratique, on pourrait défendre le thème latin lui-même. Depuis plusieurs siècles l'enseignement du latin n'est donné qu'au point de vue subjectif, désintéressé ai-je dit, et cela est justice puisqu'on ne parle plus latin. Mais si on voulait parler, ou du moins écrire une langue universelle, pourquoi ne s'attacherait-on pas au latin plutôt qu'au volapuck, à l'esperanto et à ces autres dialectes artificiels, qui ont peut-être sur le latin l'avantage d'une syntaxe plus facile, mais qui ont certainement le désavantage de ne pas exister ? D'autant qu'un latin langue universelle serait forcément chargé de termes techniques, d'idées modernes, et ne rappellerait que de loin la langue de Tacite et de Cicéron; il n'aurait donc ni le souci de concision impériale de l'un ni la préoccupation de redondance harmonieuse de l'autre; il serait analytique, découpé en phrases brèves, teinté même, suivant l'écrivain, de germanismes ou de gallicismes, mais toujours compréhensible, ce qui serait le principal. Ceci ne pourrait être obtenu, il est vrai, qu'en doublant l'étude du latin, c'est-à-dire en ajoutant à son actuel enseignement basé sur la version un autre enseignement basé sur le thème et calqué sinon sur l'enseignement actuel des langues vivantes, du moins sur ce qu'il devrait être. Alors les personnes de tous pays pourraient parler et écrire en un latin suffisant, comme font les théologiens catholiques dans un Concile.

Autre raison de conserver les langues classiques. C'est que les littératures grecque et latine présentent, au point de vue des idées générales, des avantages spéciaux. Les littératures vivantes sont plus près de nous, mais cela justement est un défaut pour de jeunes esprits; des collégiens n'ont point à prendre parti dans les discussions politiques ou religieuses, et il est impossible de lire un auteur de l'ère chrétienne sans rencontrer de délicates questions. Cet inconvénient, les écrivains de l'antiquité ne l'ont pas ou l'ont à un moindre degré (encore on sait l'influence qu'ont eue sur notre histoire contemporaine les mots *respublica*, *populus*, etc.) Mais, d'une façon générale, nous sentons les auteurs classiques si loin de nous que leur influence en est adoucie, filtrée; il y a là un phénomène psychologique délicat qui pourrait faire comparer la différence des actions produites par les anciens et les modernes à la différence d'impressions produites par la nudité statuaire et la nudité vivante.

De ce caractère désintéressé, plus purement esthétique, de la littérature classique on pourrait tirer en sa faveur encore un argument. Avec les idées actuelles si peu favorables au développement dans l'instruction de la partie religieuse ou même morale, il importe de ne point faire le sacrifice de ce qui se rattache à ce côté élevé de l'éducation; tout ce qui semble sans utilité pratique constitue souvent un très utile contrepois au reste; j'espère qu'en réfléchissant un peu à ce rôle moralisateur de l'esthétique pure on ne trouvera pas cet argument trop subtil.

Enfin il ne faut pas oublier qu'étant donnés les procédés actuels, le temps consacré sur les études classiques ne le serait pas au profit de l'amélioration morale ou physique des élèves, pas même au profit de leur amusement, mais au profit de telle ou telle autre étude qui ne vaudrait pas la version latine comme exercice d'esprit. Autre chose est ce qui devrait être, autre chose ce qui est. Ce qui est, c'est qu'à partir de 8 à 9 ans, l'enfant, devenant trop bruyant à la maison paternelle, est envoyé au collège, au moins quatre heures par jour, et qu'il continue à y aller jusqu'à 16 ou 17 ans; il s'agit d'occuper ces sept ou huit ans, et pour des internes ou des demi-pensionnaires, de les occuper pendant 12 heures par jour. Augmenter les heures de récréation semblant inconcevable, il s'en

suivrait que la suppression du latin au profit de n'importe quoi, équivaldrait à quelques récitations de plus. Il y aurait perte certaine.

X. — Langues vivantes

L'instruction secondaire est appelée aussi à préparer des hommes qui seront les uns agriculteurs, les autres manufacturiers, ceux-ci commerçants, ceux-là ingénieurs libres. Or dans les programmes, tout ce monde-là est oublié. (MICHEL CHEVALIER).

Peu de choses sont plus étonnantes que la façon dont on a conçu l'enseignement des langues vivantes en France. Au lieu de voir dans ces langues un outil utile pour tout homme en relations avec l'étranger, on y a vu une sorte d'exercice d'esprit analogue à la version latine. Comme s'il s'agissait d'une langue morte, on a proscrit le thème, la conversation, la narration cursive, la lecture du livre populaire ou du journal, et on a prescrit l'explication des auteurs difficiles, Shakespeare, Dante, Goëthe, presque toujours des poètes, c'est-à-dire des auteurs se servant des tournures les plus particulières, les moins pratiques, et très souvent des écrivains obscurs, non comme dans les littératures anciennes, par suite de la différence des syntaxes, difficulté accessible à des jeunes gens et très profitable pour eux à surmonter, mais par suite de la profondeur ou du vague de la pensée, difficulté inaccessible à des enfants, et qu'il est inutile ou même nuisible pour eux de chercher à vaincre.

De cette fausse conception de l'enseignement des langues vivantes découlent les programmes actuels, versions, explications d'auteurs, et aussi l'échec, en fait complet, de cet enseignement; il n'y a pas un bachelier sur cent capable de causer dans la langue qu'il a présentée pour son baccalauréat, et pas un sur dix de demander seulement son chemin dans une rue de Londres ou de Francfort. A ce propos, les partisans de l'extension des langues vivantes ne se rendent pas compte que, tant que les méthodes resteraient les mêmes, le résultat ne changerait pas; au lieu de traduire un drame de Shakespeare, les collégiens en étudieraient à fond dix qu'ils ne seraient pas plus aptes à comprendre un policeman et peut-être à se faire comprendre de lui.

De là, avant tout, la nécessité de changer ces méthodes. Le temps consacré aujourd'hui aux langues vivantes dans les lycées donnerait, mieux employé, des résultats très satisfaisants. J'esquisse en quelques lignes ce changement. On apprend les langues vivantes pour les parler. Et on ne parle une langue que si on connaît, avant tout, plusieurs milliers de mots, au moins un millier qu'on emploiera pour soi, et le triple ou le quadruple qu'on reconnaîtra quand les autres les emploieront. Parmi ces mots il faudra savoir avant tout les flexions des verbes, les auxiliaires, les prépositions et les tournures négatives et interrogatives. Beaucoup plus tard viendra la syntaxe; il faut comprendre et être compris avant de parler purement.

Le système actuel est tout autre; la syntaxe y est au premier rang et le vocabulaire au dernier. Pourtant, dès qu'un individu veut apprendre une langue, il commence par faire le travail indispensable, savoir le plus de mots possible et les mots les plus utiles possible; il est obligé de le faire lui-même, aucun livre, au moins en France, ne le lui ayant préparé: il s'agit en effet de prendre dans les 30,000 mots environ qui constituent une langue, les 40 ou 12,000 mots importants et de les grouper en une série de vocabulaires successifs comprenant par

exemple les 1,000 mots les plus nécessaires avec leurs dérivés, les 2 ou 3,000 mots très utiles, et les 5 ou 6,000 utiles aussi quoique à un degré moindre, ces divers vocabulaires présentant ces mots non par ordre alphabétique, ce qui serait absurde, mais par groupes logiques et logiquement rapprochés. Je peux consigner ici, à ce propos, que ce travail, vraiment fastidieux et minutieux, que j'ai dû faire pour apprendre plusieurs langues étrangères, j'ai eu l'idée d'en faire profiter ceux qui seront certainement obligés de le refaire après moi, et qu'aucun éditeur n'a voulu se charger de l'entreprise, tant l'édition classique en France est à la remorque des programmes officiels, tant les programmes officiels sont dépourvus de sens pratique, tant enfin la routine est partout profondément ancrée.

C'est cette méthode des vocabulaires logiques et progressifs, avec leurs accessoires d'exercices, de phrases usuelles, etc., qu'il faudrait appliquer même au latin, si on voulait s'en servir comme d'une langue internationale. Le travail de classification des mots, qui est le plus long, peut d'ailleurs, une fois fait, s'appliquer à toutes les langues.

XI. — Langue française

Il n'est pas nécessaire que l'honnête homme ait lu tous les livres ni qu'il ait appris avec soin tout ce qu'on enseigne dans les écoles ; bien plus, ce serait un vice de son éducation s'il avait consacré trop de temps aux lettres. Il y a bien d'autres choses à faire dans la vie.

(DESCARTÈS).

J'avoue tout d'abord que mon opinion personnelle serait plutôt défavorable à l'enseignement du français, tel qu'il existe aujourd'hui, consistant en dictées, analyses grammaticales, narrations, discours, etc.

Pour l'orthographe, on a depuis assez longtemps insisté sur l'excès de vénération qu'on a pour elle. Sans revenir à la liberté dont jouissaient pourtant les meilleurs écrivains du grand siècle et qui choquerait trop de gens aujourd'hui, on pourrait relâcher la rigueur des règles qui la concernent, passer par exemple un certain nombre de fautes aux candidats du baccalauréat, ne pas considérer comme fautes les différentes façons dont on peut parfois orthographier logiquement telle phrase, même tolérer, dans les examens, un assez grand nombre de cas d'écritures phonétiques.

Quant au style, aucun exercice, narration, discours ou autre, ne vaudra la version latine ; l'effort nécessaire pour faire passer du latin au français, telle nuance, telle image, telle intention spéciale du texte, sera toujours supérieur, comme difficulté et comme utilité, à ce qu'on appelle la composition française. D'autant que narration comme discours ont le même défaut d'habituer l'élève à développer, à amplifier vainement, sottement, ou médiocrement ce qui est pire ; demander à un jeune homme quatre pages sur une pensée de deux lignes, c'est pousser, s'il s'agit d'une dissertation, au délayage banal, s'il s'agit d'un discours, au bavardage rhétoricien. L'exercice contraire serait incontestablement préférable ; résumer en quelques lignes un discours, une dissertation, un récit ; ce serait habituer l'enfant à voir l'ensemble, à élaguer l'accessoire, à saisir le principal et à l'exprimer de façon claire et concise. Bien des choses dans l'histoire de France s'expliquent par ce fait que depuis trois siècles tous les jeunes esprits s'exercent à « développer » au lieu de s'exercer à « condenser ».

A ce point de vue, un des moins mauvais exercices scolaires est l'analyse des

livres ou des tragédies ; il est d'ailleurs mal vu, étant à la fois difficile et austère ; l'élève et le professeur préfèrent le genre dit *analyse littéraire* qui consiste à s'échauffer à froid sur des auteurs qu'on sait qu'il faut admirer, et à amplifier des formules élogieuses. Je trouve également fort blâmables le genre, démodé je crois d'ailleurs, *du parallèle*, et le genre florissant encore du *plaidoyer*, littéraire ou philosophique, qui peut faire soutenir au même élève deux thèses contradictoires, l'une après l'autre.

Si de l'enseignement du français on enlève l'analyse grammaticale et littéraire, la dictée, la narration, le discours, le parallèle, le plaidoyer, il ne reste pas grand'chose. Il reste l'analyse des livres, et même là on pourrait soutenir qu'il vaudrait mieux ne pas déflorer la connaissance de tant d'œuvres que l'enfant est d'ailleurs si souvent incapable de goûter, et lui laisser ainsi la joie, la très grande joie, plus tard, de découvrir Bossuet, Racine ou Saint-Simon (1). Personnellement, je suis de cet avis, d'autant qu'avec les programmes surchargés d'aujourd'hui, l'élève ne peut plus lire les auteurs, mais seulement des résumés. Toutefois, comme il faut tenir compte de goûts des autres, et que le sentiment général comprendrait difficilement un enseignement secondaire d'où la langue française semblerait exclue, on pourrait consacrer un certain nombre de classes à la connaissance de nos meilleurs auteurs.

Pour la répartition de ces auteurs entre les diverses classes on pourrait d'abord s'inspirer du programme de ces classes et, notamment pour les historiens, de leur programme d'histoire. Ainsi il n'y aurait que des avantages à lire en sixième des fragments (traduits) de la Bible, ou d'Hérodote, en cinquième le *Discours sur l'Histoire universelle* ou la traduction de Thucydide, en quatrième la *Grandeur et la décadence des Romains* des fragments des *Martyrs*, en troisième et en seconde des pages de Thierry, Guizot, Michelet, Taine, ou des éditions *Rajeunies* de Joinville, Villehardouin, Froissart, Commines, en rhétorique le *Siècle de Louis XIV* et des fragments de Saint-Simon.

Pour les œuvres purement littéraires on pourrait suivre, au moins pour les auteurs étrangers un ordre analogue. En sixième, l'enfant étant encore bien jeune, on se contenterait de quelques épisodes de *l'Histoire sainte*. Mais déjà, en cinquième, on pourrait lui faire lire (en français) la valeur de deux ou trois volumes, *l'Iliade* en entier, les fragments déjà dits d'Hérodote ou Thucydide, et un recueil de quelques œuvres variées, les *Perses*, *l'Edipe-Roi*, quelque ode de Pindare, ou quelques strophes d'Aristophane, un discours de Démosthène, etc, ces diverses œuvres lues de préférence dans des traductions juxtalinéaires. En quatrième, l'élève devrait prendre connaissance, dans des traductions du même genre, de quelques chefs-d'œuvre latins *l'Enéide* en entier, de parties de Tite-Live et de Tacite, de quelques fragments variés de Cicéron, Lucrèce, Juvénal, Ovide, etc. A la troisième on pourrait réserver l'étude de Dante, à la seconde celle de Shakespeare, à la rhétorique celle de Cervantès, à la philosophie celle de Goethe, tout cela dans des traductions aussi littérales que possible, pour avoir sur ces grands écrivains une vue d'ensemble, et d'ailleurs sans préjudice des fragments qui devraient être étudiés dans le texte et traduits en français par l'élève aussi littérairement que possible. (2)

(1) Ce que M. Boutmy appelle « cette traicheur de curiosité, cette intégrité de vocation qui embrasse les choses vierges avec une ardeur candide et féconde. »

(2) Voici un projet de tableau de ces textes (chacun d'environ mille lignes ou vers) qu'on aurait à étudier littérairement, à traduire. Il faudrait leur ajouter d'autres textes

Pour la littérature française je proposerais un ordre différent, car ici il s'agit non de reporter un auteur étranger dans son milieu de façon à le mieux comprendre, mais de jouir plus complètement de grands écrivains qui nous sont ou nous devraient être tout à fait accessibles. Pendant les trois premières années, correspondant aux classes de sixième, cinquième et quatrième, je n'admettrais, sauf quelques fabulistes comme La Fontaine et Florian, que des auteurs contemporains, ceux que l'enfant peut le plus facilement et le plus profondément sentir, Lamartine et Hugo et les autres poètes; Chateaubriand et les autres prosateurs; et il y aurait naturellement une sorte d'échelle à établir entre ces trois classes, et même des recueils de morceaux choisis à combiner sur un plan nouveau, les livres de ce genre actuels étant trop fragmentaires et hétérogènes; pour un choix de poésies il vaut mieux quelques grands poèmes de huit ou dix poètes d'un siècle au lieu qu'une poussière de piécettes isolées dues parfois à des versificateurs médiocres. A la troisième et à la seconde on pourrait réserver les grands auteurs classiques Racine et Corneille, Molière, Boileau, La Bruyère, Voltaire et Jean-Jacques, Buffon et Diderot, Chénier. En rhétorique, on pourrait aborder l'étude des auteurs difficiles, soit ceux du XVI^e siècle, Rabelais ou Montaigne dans des éditions scolaires, soit ceux du moyen-âge, la *Chanson de Roland* par exemple. C'est ici que quelques notions (oh le moins possible!) de philologie pourraient à la rigueur trouver place. Enfin pendant l'année de philosophie l'élève devrait prendre contact avec les plus grands penseurs de toutes les littératures. Platon, Épictète, *l'Imitation*, Bacon, Descartes, Pascal, Bossuet, Kant, auxquels on pourrait vraiment joindre les *Évangiles* que même les incroyants ne devraient pas ignorer.

variés, empruntés à divers auteurs, et dictés aux élèves, de façon à arriver à un total d'environ 80 versions, d'une heure de travail chacune par an:

		<i>Grec</i>
Cinquième	Thucydide	Débuts de la Guerre du Péloponnèse (peste d'Athènes).
Quatrième	Homère	Illade XXII ^e chant
Philosophie	Platon	Criton.
		<i>Latin</i>
Sixième	César	De bello gallico, VII (campagne d'Alesia).
Cinquième	Corn. Nepos	(ou un auteur parlant d'histoire grecque).
Quatrième	Tite Live	XXII ^e livre (le duel de Rome et d'Annibal).
Troisième	Cicéron	Catilinaires.
Seconde	Virgile	Enéide, livre VI (Enée aux enfers).
Rhétorique	Tacite	Annales, XIV ^e livre (Agrippine et Néron).
Philosophie	Cicéron	Le Songe de Scipion ou le De Finibus.
		<i>Italien</i>
Troisième	Dante	L'Enfer, chant I et fragments des ch. III, V, IX, XXXII.
		<i>Espagnol</i>
Rhétorique	Cervantès	Don Quichotte, livres I et II de la première partie.
		<i>Anglais</i>
Troisième	Anthologie	
Seconde	Milton	Paradis perdu, livre I.
Rhétorique	Carlyle	Les Héros, lecture III et VI.
Philosophie	Shakespeare	Hamlet.
		<i>Allemand</i>
Troisième	Anthologie	
Seconde	Schiller	Les Brigands.
Rhétorique	Lessing	Le Laocoon.
Philosophie	Goethe	Faust.

Ainsi on pourrait, dresser pour les auteurs à expliquer, un tableau dans le genre de celui-ci, représentant cinq ou six volumes à lire par an en français:

	Littératures étrangères	Littérature française	Ouvrages historiques
Sixième	Fragments bibliques.	La Fontaine, Florian.	
Cinquième	Homère et auteurs grecs.	XIX ^e siècle { Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Balzac, Anthologies	Discours sur l'histoire universelle.
Quatrième	Virgile et auteurs latins.		Grandeur et décadence des Romains.
Troisième	Dante et auteurs italiens.	XVII ^e et XVIII ^e { Théâtre classi- que, recueil de morceaux choi- sis, etc.	Fragments { Aug. Thierry, Guizot, Miche- let, Taine.
Seconde	Shakespeare et auteurs anglais.		
Rhétorique	Cervantès et auteurs espagnols.	XVI ^e et Moyen-âge { Fragments: Rabe- lais. Chanson, de Roland.	Siècle de Louis XIV. Mémoires de St-Simon.
Philosophie	Goethe et auteurs allemands.	Grands philosophes: Platon, Epictète, Imitation, Bacon, Descartes, Pascal, Bossuet, Kant.	

(A suivre).

HENRI MAZEL.

LES LIVRES QUI FONT PENSER

Les Paysans et la question paysanne en France dans le dernier quart du XVIII^e siècle, par N. Kareïew.

(GIARD et BRIÈRE, éditeurs, 16, rue Soufflot)

Cet ouvrage considérable a paru en Russie il y a vingt ans. Malgré l'éloge qu'avait fait de l'édition russe l'Académie des Sciences morales, il n'avait pas encore été traduit en français. Nous devons cette traduction à M^{lle} C. W. Woynarowska.

On pense bien que je ne puis analyser un livre de 600 pages, qui a une bibliographie générale de 27 pages. Je laisse donc l'auteur expliquer ce qu'il s'est proposé en accomplissant cet énorme travail: « En premier lieu, dit-il dans sa préface, j'ai voulu montrer les effets auxquels avait abouti l'ancien régime immédiatement avant sa chute, je me suis donc appesanti de préférence sur ces quinze années qui précèdent la Révolution de 1789. D'autre part, ce n'est pas avant le milieu de ce siècle là que naît en France ce que l'on peut appeler la *Question paysanne*. C'est l'époque où apparaît la doctrine physiocrate, où se développe toute une littérature agronomique, où se fondent plusieurs sociétés d'agriculture et une administration agricole spéciale, etc. Quant à la mise en pratique des principes nouveaux, on ne la tentera que pendant le règne de Louis XVI. Enfin, c'est dans ce dernier quart de siècle, que s'effectue une Révolution radicale dans l'état des paysans français... Quant à l'objet de ce livre, il se borne aux relations des paysans entre eux d'une part, et leurs rapports avec les seigneurs, la bourgeoisie et le pouvoir royal, de l'autre; à la situation générale de la classe agricole; à la manière dont la question paysanne fut posée et résolue. Autrement dit, je traite de la situation des paysans dans l'Etat, des conséquences de cette situation et des réformes accomplies. »

C'est un livre à conserver, pour son ordonnance scientifique et sa riche documentation.

Les principes d'une Sociologie objective, par *Adolphe Coste*,
(FÉLIX ALCAN, éd., 108, boulevard St-Germain.)

Peu à peu la sociologie se constitue. Elle élabore sa méthode et précise son but. Ce livre est une contribution importante à l'œuvre commune. Il sera à sa place dans toute bibliothèque sociologique.

Ce n'est pas dire que l'œuvre est achevée par ce livre. Il y a des vues justes. D'autres le sont moins. Aucune n'est définitive. Je reprocherais surtout à l'auteur, comme à tous les sociologues, de vouloir trop restreindre la sociologie sous prétexte de la mieux préciser, et sous prétexte d'affirmer le déterminisme des phénomènes sociaux, d'en simplifier par trop les facteurs, et de méconnaître le principal. Ainsi la partie capitale que M. Coste détache de la sociologie, ce qu'il appelle l'idéologie, me paraît être la sociologie elle-même. Avant tout, il convient de donner un bref aperçu des idées émises dans ce livre substantiel.

L'auteur est un positiviste. Toutefois il n'accepte pas aveuglément toutes les conceptions comtistes. Sa critique rejette ce qui est peu justifié et modifie ce qui doit l'être. La loi des trois états elle-même n'est pour lui qu'un « cas particulier de la loi générale du développement successif des connaissances humaines ». Néanmoins, c'est en s'inspirant de la méthode positive qu'il cherche à dégager les principes d'une sociologie objective.

Pour M. Coste, la sociologie ne doit se confondre ni avec la biologie, ni avec la psychologie. Il nous montre fort bien la différence irréductible qu'il y a entre un organisme et une société. Je n'insiste pas, car la conception organiciste ne résiste plus guère aux critiques.

Il écrit : « 1° Les plus grands intellectuels de l'humanité n'apparaissent pas toujours, ni même ordinairement chez les peuples les plus puissants ; 2° dans chaque pays, les grands hommes naissent à une époque quelconque, qu'ils soient ou non favorisés par les circonstances, et il arrive souvent que la plus grande poussée intellectuelle ne coïncide pas avec la plus grande prospérité sociale ; 3° la race, l'époque, le milieu, ne sont pas, comme on l'a prétendu, les facteurs de la production intellectuelle, car les effets en sont très irréguliers et très variables : la même race, la même époque et le même état social donnant simultanément naissance aux génies les plus divers et les plus inégaux ; 4° le mouvement intellectuel ne suit pas une progression continue, au moins dans toutes ses parties ; il est essentiellement intermittent et de siècle en siècle, change de prédilection ». Selon M. Coste, la mentalité des hommes serait donc distincte de leur socialité : « La socialité est la condition de la mentalité ; elle permet son éclosion, mais elle ne la commande pas et ne la mesure pas non plus. »

La population serait le phénomène primordial agissant, déterminant des sociétés. M. Coste commet là une erreur. Sans doute, là où s'épanouit une grande civilisation, nous trouvons de grandes capitales et une population excessivement dense ; mais cela tient uniment à ce que la civilisation fournit des moyens de subsistance à un plus grand nombre d'individus. La division du travail peut se développer avec une population moindre, et elle n'est nullement en rapport avec la densité. Voyez la Chine. Il y a autre chose : il est permis de prévoir une direction consciente de la natalité, et une limitation volontaire ou non à la fécondité, est-ce à dire que cette phase future sera inférieure à celle-ci ? Est-ce à dire que la dispersion des grandes capitales dans la fédération prochaine sera une décadence ? — Non pas. Ce qui a pu amener l'ancien président de la Société de Statistique de Paris à réduire la sociologie à la démographie ou à peu près, c'est évidemment sa spécialisation mentale. C'est aussi et surtout parce qu'il a

tenté de suivre lui-même le conseil qu'il nous donne « d'étudier la société, comme si nous n'en faisons pas partie, comme si nous n'étions pas des hommes de cette planète. » Or ceci est une chimère. Si nous pouvions nous abstraire de la société — ce qui n'est pas possible — il ne resterait rien. Il n'y a pas, il ne peut y avoir de sociologie objective. Il y a l'ethnographie, mais ce n'est pas la sociologie. Il n'a pas une force occulte qui dirige l'homme inconscient et le conduit à des destinées inconnues. Sans doute, si la sociologie est une science, c'est parce que les sociétés sont soumises au déterminisme universel ; mais il ne faut pas oublier que l'agent déterminant principal, ici, c'est l'homme. L'homme a modifié la population animale, et lui-même il se reproduit d'après ses idées, ses croyances. Suivant les idées qu'il a sur la famille, sur la patrie ou sur le monde, l'en-deçà et l'au-delà de la vie, il a beaucoup d'enfants ou très peu, il a beaucoup de garçons et peu de filles, ou beaucoup de filles et peu de garçons ; il s'agglomère dans les villes ou se répand dans les campagnes ; il forme de petites républiques ou de vastes empires ; il se confine dans le cercle familial ou il rêve un formidable catholicisme. « La condition démocratique du progrès » est en quelque sorte la multiplication du nombre des hommes. J'en conviens. Mais cela n'est vrai que jusqu'à un certain point et en tout cas ce n'est pas le phénomène principal d'où procèdent les autres. Même comme on vient de le voir, s'il ne s'agit pas du développement absolu de la population, mais seulement « de l'extension de la même discipline, politique, doctrinale, économique, à un groupement de population de plus en plus grand », même s'il s'agit « d'une unification beaucoup plus que d'un accroissement numérique. »

Maintenant, je dois reconnaître que la population est un bon mètre de l'état social, comme tous les autres indices démographiques d'ailleurs.

En résumé ce que M. Coste dénomme idéologie, c'est vraiment l'essentiel de la sociologie. Les idées constituent le fonds même de tous les phénomènes sociaux. A l'origine de toute civilisation on trouve toujours une grande croyance. L'idéologie n'est ni plus ni moins que la dynamique sociale, c'est-à-dire presque toute la sociologie. Si M. Coste conçoit qu'il est imprudent de conclure de l'état psychique à l'état social, c'est qu'il particularise là où il convient de généraliser, et qu'il ne tient pas assez de compte du facteur temps. On n'a jamais dit qu'une idée agit immédiatement et directement : elle agit parfois indirectement, et son infiltration est parfois longue. Mais toujours elle agit, et elle constitue tout le mouvement social. Cela tient peut-être aussi à ce que M. Coste n'envisage que l'homme de génie ou le héros. Leur action n'est certes pas contestable, mais elle est peu de chose auprès de l'effort plus modeste, plus lent, mais formidable par la masse, le nombre et le temps, de toutes les simples bonnes volontés. Le héros est un professeur d'énergie, un annonciateur, plus qu'un constructeur. Ce qu'il édifie est fragile, son âme seule subsiste pour nous exalter ; mais la montagne qu'élevant les bonnes volontés toujours plus nombreuses, toujours plus conscientes et plus fortes, elle est indestructible et éternelle : elle montera jusqu'au ciel.

Ce livre est fort intéressant. Les idées et les faits sont prodigués. L'auteur est un esprit sincère, qui cherche ardemment un coin de vérité sociale. Ce qu'il en a trouvé vaut d'être connu.

Nouvelles antialcooliques, par *Paul Charton*

(Aux bureaux de l'Union française antialcoolique, 5, rue de Latran)

Petit livre à répandre. Sous une forme simple, toujours émouvante, par de

courtes nouvelles, M. Paul Charton nous décrit les maux physiques et moraux que nous devons imputer à l'alcool. Bonne propagande.

On aimerait à voir ceux qui crient si haut leur patriotisme, substituer dans leurs grands journaux, aux ineptes romans feuilletons, cette littérature saine. Mais les journaux dont je parle, qui vont jusqu'à sacrifier les principes démocratiques à la conception étroite qu'ils se font de la Patrie, n'essaieront certainement pas cette propagande patriotique par excellence. Elle pourrait leur retirer quelques lecteurs. Cela les juge.

L'alcool est évidemment le danger le plus grand qui ait jamais menacé notre pays et la civilisation toute entière. Les Barbares étaient moins redoutables. Cependant les journaux continuent la publication de leurs romans feuilletons. Heureusement, toute une légion de braves gens se lèvent, qui ne font pas profession — lucrative — de patriotisme, et vont de tout cœur à l'action. M. Paul Charton, est de ceux-là. M. Judet — l'éternel dispensé du devoir — n'en est pas.

Ouvrier, travail, salaire, par P. Sicart

L'auteur est un ancien ouvrier, « obligé », dit-il, par un concours de circonstances « aussi pénibles qu'imprévues » de fréquenter dans un monde qui n'est pas le sien, par le rang, la fortune et l'instruction. Ceci n'a pas ébloui notre homme, et son bon sens n'a pas été troublé par ce contact. Il a observé les choses et les gens, et, simplement, sans prétentions, il nous fait part de ses observations, de ses judicieuses réflexions. Elles sont d'un haut intérêt, parce qu'elles émanent d'un homme sincère et modeste, d'intelligence droite et de cœur chaud. Il a le culte fécond et sain du travail. Il aime les travailleurs. Mais il sait que leur sort ne s'améliorera que par un effort vigoureux d'eux-mêmes, par l'éducation, l'instruction, la lutte contre l'alcoolisme, l'association, la conscience du devoir et la notion de responsabilité. A notre époque, où l'on semble ne chercher dans les doctrines que des prétextes aux égoïsmes et aux lâchetés, il est courageux de le dire. C'est une brochure à propager dans les milieux ouvriers.

G. DEHERME.

Nous avons reçu :

Revision des lois constitutionnelles, par E. Chamoin, une broch. 0 fr. 50. (Librairie de la *Revue socialiste*, 78, passage Choiseul).

Les Jardins ouvriers en France et à l'étranger, par Louis Rivière, 1 fr. 25. (Rondelet, éd., 3, rue de l'Abbaye). — On y trouve d'utiles renseignements sur l'œuvre si intéressante des jardins ouvriers. Œuvre de relèvement, de solidarité et de la reconstitution de la famille, qui mérite toute notre attention.

Martinisme et Franc-Maçonnerie, par le Dr Papus. (Chamuel, éd., 5, rue de Savoie).

Le Paris de l'ère de la Science, capitale de l'Univers, par J. Strada, un vol. 5 fr. (Au Temple de la Religion de la Science, 74, av. Henri-Martin). — Hymne à la France, à Paris, dont l'auteur veut faire la capitale de l'Univers, avec ce défaut d'être injuste pour les autres pays. Strada est artiste plus que philosophe. Voyez. Il parle d'un voyage qu'il fit, dans sa jeunesse, à Florence : « A chaque coin de rue un monument exquis ou puissant... Je ne désenthousiasmais pas. A quatre heures, je fus obligé de me coucher, épuisé d'admiration. Je voudrais que Paris donnât des émotions pareilles. » Et il propose en effet de curieuses corrections à nos grands monuments.

SOUSCRIPTION EN FAVEUR DE LA COOPÉRATION DES IDÉES
Société des Universités populaires

Nous avons reçu précédemment : 5,274 fr. 10; M. Georges Clémenceau, 10 fr.; M. Gustave Geffroy, 6 fr.; M. Maurice Bouchor, 20 fr.; M. Henri Lévêque, 6 fr.; Mme Ph. Burty, 10 fr.; M. le Dr Sicard de Plauzoles, 6 fr.; Mme Chomé, 6 fr.; M. Lamarque, 6 fr.; Anonyme, 0 fr. 90; M. Al. Schurr, 10 fr. M. Allouche, 6 fr.; M. J. Douce, 6 fr.; M. Edouard Petit, 10 fr.; M. Ch. Gide, 10 fr.; M. Jean Herbet, 6 fr.; M. Maurice Gaudolphe, 6 fr.; M. A. Silvent, 17 fr.; Mme Engel-Metgé, 200 fr.; *La Revendication* de Puteaux, société coopérative de consommation, 10 fr.; M. André Hesse, 6 fr.; M. Rauh, 6 fr.; M. Maurice Mignard, 6 fr.; Mme Vve Hesse, 6 fr.; M. Henry Bérenger, 10 fr.; Mlle A. Allégret, 10 fr.; Mlle Alice Bauer, 6 fr.; M. Louis Casella, 6 fr.; Mme Camille Cerf, 20 fr.; M. Gaston Haas, 6 fr.; M. R. Kahn, 6 fr.; Mme Lucien Levy, 6 fr.; M. G. Rehns, 6 fr.; M. E. Rehns, 6 fr.; M. Jacques Simon, 6 fr.; M. Al. Viot, 10 fr.; M. Weil, 6 fr.; M. Emile Trolliet, 110 fr.; M. Denoyel, 6 fr.; M. Pol Gandon, 6 fr.; M. le Dr Boissier, 6 fr.; M. Blanck, 6 fr.; Mlle Blanck, 10 fr.; M. Gustave Lanson, 10 fr.; M. Alfred Fouillée, 10 fr.; M. Hatt-Boyé, 100 fr.; M. Derréal, 2 fr.; M. Racine, 6 fr.; M. Jules Dreyfus, 50 fr.; *Ligue de la Moralité publique*, 20 fr.; M. Léon de Seilhac, 20 fr.; M. Léon Frapié, 6 fr.; Mme Gaufres, 10 fr.; une amie de, Mme Gaufres, 20 fr.; M. M. Kovalevsky, 10 fr.; M. J. Stchoukine, 10 fr.; Mme Marie Watson, 5 fr.; M. E. de Roberty, 10 fr.; M. Léon de Roberty, 1 fr.; M. Festy, 30 fr.; M. Bernard Spycket, 50 fr.; Mlle Berthier, 6 fr. Mlle Penicaud, 6 fr.; M. Bocquet, 6 fr.; M. Louis Bouwens, 6 fr.; M. Gaston Laurent, 10 fr.; M. Archbold-Aspol, 25 fr.; Mlle Jeanne Carruette, 6 fr.; Mlle Suzanne Carruette, 6 fr.; M. Raymond Petitjean, 50 fr.; Mme Vve Bouchor, 100 fr.; M. Joseph Soulet, 12 fr.; M. Léon Vignal, 11 fr. M. J. M. Harraca, 20 fr.; M. Dufresne, 3 fr.; M. le Dr Chaslin, 400 fr.; M. le Dr Nageotte, 6 fr.; M. le Dr Ettliger, 6 fr.; Mme Alfred Engel, 200 fr.; Mme Engel-Dollfus, 200 fr.; Mme et M. Armand Glotz, 40 fr.; Anonyme, 20 fr.; Anonyme, 50 fr.; Mme E. Lambert, 20 fr.; Mlle A. Lambert, 20 fr.; M. Armand Gradwoll, 10 fr.; M. Alfred Gradwoll, 20 fr.; M. E. Segond, 20 fr.; M. J. Adler, 20 fr.; M. P. Sarchi, 50 fr.; M. H. Oschs, 10 fr.; M. Martin Sabri, 50 fr.; M. Lucien Wolf, 10 fr.; M. Ch. Masson, 10 fr.; Mlle H. Poulain, 6 fr.; M. D. Horvilleur, 6 fr.; M. E. Kastor, 20 fr.; M. G. Lambert, 20 fr.; M. Jules Bonnet, 20 fr.; M. le lieutenant-colonel Gaertner, 5 fr.; la Municipalité de Bourges, 10 fr.; M. Dottin, 3 fr.; M. Paul Lapie, 5 fr.; M. Ch. Guieysse, 500 fr.; M. le Dr Millard, 200 fr.; M. A. Lantz, 10 fr.; M. Etienne Jacquin, 10 fr.; M^{lle} Gillet, 6 fr.; M. Marius Clerc, 6 fr.; M. Maurice Boniface, 50 fr.; M. Ed. Bodier, 10 fr.; M. T. Monod, 10 fr.; M^{me} A. Gédalge, 6 fr.; M. A. Engel, 10 fr.; M. R. Claparède, 10 fr.; M. Brunswick, 6 fr.; M^{lle} Vignau, 6 fr.; M. le Dr Zielinski, 10 fr.; M. Georges Koechlin, 100 fr. — Total : 8,738 francs.

Nota. — Nous tenons à signaler tout particulièrement à nos amis la souscription des instituteurs de l'École indigène de Ghardaia (Algérie), remise par M. A. Silvent, directeur de l'École; celle de la *Ligue de la Moralité publique*; celle de la Société coopérative de consommation *la Revendication de Puteaux*; celle de la Municipalité de Bourges.

Ce sont là des témoignages de sympathie qui nous vont au cœur. Merci à tous ! Les travaux d'aménagement de notre première Université populaire vont commencer à la fin de ce mois. Le local, un ancien café-concert, est situé 157, faubourg Saint-Antoine.